



École secondaire Monique-Proulx

---

# LES DIFFÉRENCES DE GENRE

Réflexion de Dr. Leonard Sax



Durant les 18 années que j'ai passées au sein de ma communauté, j'ai vu un nombre grandissant de filles et de garçons qui se définissaient uniquement par leur apparence. Résultat : ces enfants deviennent fragiles, susceptibles de craquer au moindre petit problème.

Les filles deviennent obsédées par leur look ou par leurs notes. Les garçons se retirent dans leur chambre pour consulter porno et méthodes afin de devenir riches sans effort. Une évidence en ressort : les garçons comme les filles rencontrent des problèmes, mais ce ne sont pas les mêmes.

Sur bien des plans, les filles aujourd'hui devraient être plus heureuses que leurs grands-mères à leurs âges. Désormais, elles disposent d'opportunités que leurs grands-mères n'envisageaient même pas en rêve. Pourtant, de nombreuses filles d'aujourd'hui n'arrivent pas à développer une vie intérieure saine, ce noyau robuste de la personnalité présent chez la plupart de leurs ancêtres. De l'extérieur, ces filles peuvent paraître superbes, peut-être affirment-elles que tout va très bien, mais à l'intérieur, elles sont souvent fragiles.

Leurs frères ont d'autres problèmes. Depuis le tout début des années 1990, j'ai vu de plus en plus de familles, de tous les milieux, dans lesquelles les filles, motivées, travaillent dur, tandis que leurs frères se laissent aller : ils cherchent à accéder au prochain niveau de leur jeu vidéo plus qu'à obtenir une bonne note en math. J'ai constaté l'omniprésence d'un phénomène : dans la même famille, des garçons paresseux frustrés cohabitent avec des filles bûcheuses anxieuses.

Pendant que les garçons sont de plus en plus nombreux à tomber dans les habitudes creuses à se faire plaisir avec les jeux vidéo, la pornographie, le fast-food, le sommeil (manquant de volonté ou de motivation pour réussir dans le monde hors de leur chambre), de plus en plus de filles débordent de volonté et de motivation, mais sans savoir comment se défendre, comment s'amuser et apprécier la vie.

J'ai compris que la paresse des garçons et l'énergie obsessionnelle des filles sont deux facettes d'un même dysfonctionnement. Un certain nombre de ces garçons non motivés se rassurent sur leur normalité en regardant les autres garçons gravitant autour d'eux et leur ressemblant en tous points. Les filles tendent à être plus perspicaces à propos de leur situation et sentent que quelque chose ne va pas, mais elles ne savent pas comment faire face au problème.

Les filles voient dans les publicités et sur les réseaux sociaux des femmes sveltes lourdement sexualisées. En un clic, les garçons atterrissent sur des jeux vidéo et de la pornographie. Le résultat, est que les filles normalisent le fait de sexualiser leur apparence (et attitude!) de plus en plus jeunes, tandis que leurs frères se réfugient dans leurs chambres, pour passer des heures, les yeux rivés passivement à un écran.

Il semble que beaucoup de garçons considèrent leur nonchalance, leur je-m'en-foutisme, comme étant, en quelque sorte, la quintessence du masculin. Ils se fichent bien de leurs notes. Pour plusieurs garçons, c'est comme ça et puis c'est tout. Ne se soucier de rien du tout est devenu le signe distinctif de la vraie masculinité... pourtant, et comme les filles, ils sont pas tout à fait heureux...

Pourquoi ?

Les prochaines lignes tenteront d'y répondre.

Bonne lecture.

*-Docteur Leonard Sax*

## Une «construction sociale du genre» ?

Lise Eliot aux États-Unis et d'autres experts politiquement à gauche pensent que la préférence exprimée d'un enfant envers un jouet ou un autre est socialement construite. Ces experts sont convaincus qu'un garçon de deux ans préfère jouer avec un camion plutôt qu'avec une poupée parce que (d'après eux) son comportement est piloté par un «schéma de genre» :

1. *Je suis un garçon.*
2. *Les garçons sont censés jouer avec des camions, des soldats, pas avec des poupées.*
3. *Donc je jouerai avec des camions/soldats et non avec des poupées.*

Cette théorie pose plusieurs problèmes dont le plus important est qu'elle ne concorde pas avec les faits.

La «construction sociale» du genre tient peut-être un rôle dans notre espèce, mais cela semble peu significatif dans la compréhension générale du comportement humain. Chez les jeunes singes, où il y a beaucoup moins d'apprentissage culturel que chez les humains, on observe constamment les mâles jouer avec des camions et les femelles avec des poupées lorsqu'on dispose des objets dans les enclos. Pour reprendre l'expression de Melvin Konner, médecin et anthropologue, «La culture amplifie la biologie. [...] Les différences comportementales entre les sexes, en matière de préférence pour un jouet, de ségrégation volontaire des sexes, d'agressivité, du soin donné à autrui, et d'autres encore, précèdent la compréhension des concepts de genre. Dans la plupart des cultures, on choisit d'exagérer les différences biologiques entre les hommes et les femmes» et on fabrique ainsi des individus malheureux et insatisfaits.

La préférence des mâles pour les camions est forcément innée parce qu'elle est constatée au sein de plusieurs espèces. La culture accentue le biologique, mais elle ne peut raisonnablement être invoquée pour expliquer la totalité du phénomène.

## Le câblage visuel

Chez les humains, dès l'âge de trois à huit mois comme chez les singes, des câblages différents du système visuel provoquent des différences comportementales spécifiques à chaque sexe lors du choix d'un jouet. Tout d'abord, elle suggère que les filles disposent d'un système de reconnaissance de formes plus efficace, alors que chez les garçons, le système de traitement de l'espace serait plus performant. Les bébés de sexe féminin préfèrent regarder des visages fixes plutôt que des mobiles qui tournoient, alors que c'est l'inverse pour les garçons.

Les jeunes primates mâles, gorilles ou humains, joueront davantage à la bagarre que les jeunes femelles primates, quelle que soit leur espèce. De même, les jeunes primates femelles s'occuperont de leur jeune frère ou jeune sœur beaucoup plus que ne le fera un jeune primate mâle. C'est le cas dans notre espèce aussi : les filles s'occupent davantage des petits que leurs frères. Elles se joignent plus facilement aux adultes. Elles partagent plus volontiers leurs objectifs et leurs valeurs contrairement aux garçons et aux jeunes hommes, qui, moins bien disposés à l'égard de ces buts, adopteront plutôt des comportements délinquants.

Les filles voient les choses avec la même perspective que les adultes. Des chercheurs ont étudié vingt cas de fusillade avortée en milieu scolaire. Chaque fois, les projets d'attentat ont été détectés à temps et les violences évitées. Pour dix-huit de ces vingt incidents, des filles, et non des garçons, ont alerté les responsables des institutions scolaires, ou d'autres adultes.

Tous les tireurs potentiels étaient des garçons. D'après l'auteur de l'étude, «s'ils dénoncent un copain, les garçons se sentent comme des "snitches" alors que les filles approchent plus ouvertement les adultes pour partager leurs inquiétudes».

### **Les caricatures (archétypes) féminines et masculines**

Les filles semblent grandir avec le désir de vivre en de bons termes avec les adultes. Les femelles primâtes ont une tendance innée à faire ce que les adultes leur demandent, à essayer de leur faire plaisir, à s'adapter à leur fonctionnement d'adulte. Les études montrent que c'est également le cas chez les humains : les petites filles écoutent davantage que les petits garçons, elles respectent les règles et s'intéressent à ce que pensent les adultes. Elles sont aussi statistiquement plus enclines à rester à proximité de leur mère et répondre à ses demandes.

Le lien avec l'éducation est facile à faire. Les filles font leurs devoirs parce que leurs professeurs l'exigent. Les garçons ne les feront que s'ils y trouvent un intérêt. S'ils les estiment ennuyeux ou «stupides», ils ne les feront pas. Tous les chercheurs qui se sont penchés sur le sujet ont observé que, dans toutes les matières, les filles font bien plus leurs devoirs. Même les garçons en tête de classe font statistiquement moins leurs devoirs que les filles de même niveau de réussite scolaire. À tous les âges, dans toutes les matières, les filles obtiennent de meilleures notes que les garçons, non parce qu'elles sont plus intelligentes, mais parce que, d'après les chercheurs, elles font davantage d'efforts. La plupart des filles s'efforceront de faire plaisir au professeur. La plupart des garçons ne sont pas vraiment intéressés par ce que l'enseignant pense d'eux, et s'il va leur donner une bonne note. Ceux qui, d'aventure, se préoccupent de l'avis du prof et de leurs notes perdent souvent en prestige auprès des autres garçons. Alors que les filles ont tendance à adapter leur travail aux critères de l'enseignant (pour plaire), les garçons, eux, se moquent plus aisément des évaluations.

Le chercheur René Spitz a observé et décrit, «le syndrome de retard affectif et cognitif» chez les enfants européens abandonnés après la Seconde Guerre mondiale, et placés dans des hôpitaux froids et impersonnels. Ses recherches ont montré que les enfants ont besoin d'un environnement riche en interactions sensorielles pour que leur cerveau et leur intelligence se développent. Ils doivent toucher, sentir, voir, entendre le monde extérieur. Sans ces expériences en prise directe avec leur environnement, le développement de l'enfant sera entravé.

Un garçon qui passe l'essentiel de son temps chez lui devient «culturellement autiste». Les symptômes ? Des sens atrophiés, une sensation d'isolement, de confinement, de rage intériorisée. De temps en temps, je rencontre ces symptômes aussi chez certaines filles. Cependant elles restent en général plus impliquées scolairement que les garçons : elles finissent leurs devoirs et préparent les examens, soit pour ne pas décevoir leurs parents, soit parce qu'avoir de bonnes notes reste important pour elles (pour leur estime). Elles ne travaillent toutefois pas à l'école pour le plaisir intrinsèque de l'apprentissage, mais pour les récompenses extrinsèques, comme les compliments des parents ou des enseignants.

Avant huit ans, je recommande, tant pour les filles que pour les garçons, d'éteindre la télévision et l'ordinateur, de limiter strictement le temps passé devant tous types d'écran, y compris téléphone mobile ou iPad. Les programmes télévisuels et les jeux vidéo même à visée éducative ne sont pas les meilleurs moyens de transmettre à votre enfant le plaisir d'apprendre, le goût de l'étude. Et si vous les envoyiez dehors explorer par eux-mêmes le monde?

Passer des heures sur ces jeux, à appuyer sur des boutons pour faire sauter ou courir des personnages, atrophie l'imagination. Les enfants ont besoin de sauter et de courir eux-mêmes au lieu de regarder des personnages de dessin animé bouger sur un petit écran. Les jouets les plus simples, sans écrans vidéo, sans manette, encouragent les enfants à se montrer plus imaginatifs dans leurs jeux. Les enfants sont capables de créer des univers entiers dans leur tête. Plus riche sera leur expérience de «première main», plus ils auront de chances de bien s'en sortir dans le futur et de restés motivés à l'école.

Les chercheurs ont constaté que les enfants ayant l'opportunité de jouer dehors chaque jour, quel que soit le temps, développaient une meilleure coordination motrice et une capacité de concentration supérieure. Placer des enfants dans un environnement naturel - où ils peuvent mettre les mains dans la terre, toucher, sentir, pour de vrai, plutôt que de les faire interagir avec des simulations sur ordinateur - facilite le traitement des troubles de l'attention.

### **Voici ce qui arrive aux jeunes depuis trente ans :**

1. Nous avons transformé le fait d'«être un garçon» en une pathologie, presque une maladie psychiatrique. À un garçon qui fait ce que les garçons ont toujours fait, on dit maintenant que ce n'est pas bien et qu'il doit changer. Désormais, on ne joue plus avec des pistolets en plastique ou des épées en bois.

2. Nous avons accéléré le tempo de l'enfance des filles et l'avons pratiquement éradiquée : aujourd'hui, à des âges de plus en plus précoces, les filles s'efforcent de se comporter comme si elles étaient des femmes. Nous avons sexualisé les petites filles.

En conséquence, une proportion croissante de garçons se désintéresse de la réussite scolaire, préférant rester dans leurs chambres à jouer avec leurs écrans. Les jeunes filles, surtout celles des classes moyennes ou aisées, se passionnent de plus en plus jeunes pour la mode et les réseaux sociaux, la séduction.

Depuis quelques années, les scientifiques commencent à comprendre que filles et garçons puisent leur motivation et leur volonté à des sources différentes. Chez les garçons, la testostérone ne nourrit pas seulement le désir sexuel, elle attise aussi l'envie de réussir, d'être le meilleur, de se confronter à des concurrents. Les garçons performants dont les efforts sont couronnés de succès ont, en moyenne, des taux de testostérone plus élevés que ceux qui se contentent des dernières places aux championnats.

Aujourd'hui, notre culture mène les jeunes à du «masculin/féminin prêt-à-porter» - ces caricatures du masculin et du féminin proposées par tant de films, de magazines et dans l'Internet. C'est à se demander qu'est-ce que devenir un homme véritable signifie ? Qu'est-ce que devenir une «vraie» femme veut dire ?

En n'offrant aucune réponse aux questions légitimes de nos enfants, nous laissons la société de consommation remplir le vide que nous créons. Ils y trouvent des images clefs en main du «masculin prêt-à-porter et du féminin prêt-à-porter», des images irréalistes, fictives, voire dangereuses qu'ils ne reconnaissent pas comme des caricatures parce qu'ils n'ont reçu aucune éducation relative au genre.

Plusieurs études ont cerné que suivre des caricatures masculines et féminines est corrélé à l'augmentation de l'anxiété, de la dépression, de leur obsession du look, de leur incapacité à exprimer «qui ils sont» vraiment.

En négligeant les différences innées de genre (que homme et femme sont des entités réelles et biologiques), ou en tentant de les nier, nous n'avons pas réussi à produire des citoyens neutres sur le plan du genre. Au contraire. Pour reprendre les mots de Nancy Huston dans son livre «Reflets dans un œil d'homme» : «Chacun prendra les risques propres à son sexe, en exacerbant les signes et comportements typiques de celui-ci. La fille s'efforcera de briller par la beauté et le sex-appeal, prenant le risque de se faire tabasser, violer, assassiner. Le garçon tentera de briller par l'audace et la dureté, prenant le risque de se faire arrêter ou tuer. À l'horizon, deux paradigmes se dessinent : la pute et le caïd».

### La grande déception

Peu de temps après le début de sa puberté, l'adolescent traverse une phase égocentrée où tout semble possible. Puis il «prend brutalement conscience que rien de merveilleux ne va se passer». C'est la Grande Déception. Parmi les sept et quelques milliards d'habitants qu'héberge la planète, nous sommes 99,999% à devoir nous habituer à l'idée de ne pas être extraordinaires. Devenir adulte, c'est se réconcilier avec une réalité : nous ne deviendrons jamais ni riches ni célèbres.

Notre culture ne prépare pas vraiment les enfants à cette réconciliation et ne facilite pas la transition vers l'âge pleinement adulte. De nombreux garçons confrontés à la Grande Déception se réfugient dans l'oisiveté. Les filles sombreront dans un comportement compulsif - obsession de la minceur, pratiques d'automutilation, hypersexualisation, une addiction aux réseaux sociaux.

### Ces jeunes filles qui séduisent

Aujourd'hui, les filles sont matraquées avec l'idée que de séduire et montrer son corps est une façon valide de s'exprimer, voire de revendiquer un «pouvoir des filles», un certain «empowerment». Pourtant, on ne demande pas aux garçons de danser avec sensualité ou de s'habiller de manière provocante sous les regards de tous, jeunes comme adultes. Pourquoi une fille devrait-elle le faire ?

La sexualité est une bonne chose, mais l'«hypersexualisation» ne l'est pas. Elle vous transforme en objet au service du plaisir des autres, elle vous expose à leurs regards comme dans une vitrine. La sexualité se fonde sur l'être, l'hypersexualisation sur l'avoir, c'est-à-dire la réduction du corps à un objet de convoitise ou de consommation.



Dans les médias et sur les réseaux sociaux, les filles sont souvent mises en scène comme des femmes sexuellement matures alors que, ironie, les femmes adulte s'efforcent de ressembler à des jeunes filles. Sous le couvert d'un effet de mode, on véhicule l'image qu'un corps

impubère de fillette, sans pilosité et où les caractéristiques sexuelles adultes sont effacées est un idéal.

### Les jeunes hommes observateurs

Lise Eliot, voudraient nous faire croire que les différences biologiques entre les hommes et les femmes sont insignifiantes, voire inexistantes. Pourtant, la sexualité des femmes diffère tout simplement de celle des hommes. De nombreux garçons adolescents se retrouvent excités en regardant la photo d'une femme nue qu'ils n'ont jamais croisée. Pour beaucoup de garçon, voir la photo du sexe d'une femme ou de ses seins, sans son visage a un effet érotisant. Mais très peu d'adolescentes seront excitées par la photo d'un homme nu quelles ne rencontreront jamais. La photo d'un pénis en érection a même parfois un effet repoussoir.

Pour les garçons et les jeunes hommes, très souvent la sexualité est souvent le moteur d'une relation. Mais pour la plupart des filles et des jeunes femmes occidentales, c'est l'inverse : la relation motive le sexe - sinon, le sexe n'apporte guère de satisfaction. Pour la majorité des adolescentes et des femmes, l'expérience sexuelle la plus épanouissante survient dans l'intimité physique d'une relation stable et enrichissante. Ces différences ne sont pas l'œuvre du patriarcat. Elles sont innées.

### MOI LOLITA

Alizée (dans sa vidéo) ne fait rien d'autre que ce que font certaines filles cool de onze, douze ans à notre époque. Les filles simulent l'expression de leur sexualité bien avant qu'elles aient l'âge de l'avoir expérimentée : elles font semblant. Elles s'habillent sexy, mais, pour la plupart, adolescentes et préadolescentes ne portent pas des mini-jupes dans le but de convaincre les garçons d'avoir des rapports sexuels avec elles. Comme tous les jeunes, elles cherchent à attirer l'attention. Elles veulent se sentir spéciales et désirées. Cela engendre une guerre de l'attention, une quête inconsciente du regard masculin et un message envoyé aux filles avec qui elles se retrouvent ni plus ni moins en compétition.



En conséquence, la jeune fille sexy confond facilement son désir d'attirer l'attention avec son désir sexuel. «Je suis sexy, potentiellement sexuellement disponible, mais je ne suis pas une pute...».

Souvent, elles n'ont aucun désir pour des rapports sexuels. D'où la popularité des fellations : la fille au service du garçon. Le détachement avec lequel les jeunes filles décrivent les rapports bucco-génitaux m'a souvent stupéfié. «Pas grave», répètent-elles.

J'ai parlé avec de nombreuses filles et jeunes femmes dont la principale expérience sexuelle, dès l'âge de quatorze ans, a été la fellation, à genoux aux pieds des garçons. Une femme de vingt ans m'a avoué : «Pour être franche, je ne serais pas mécontente si je ne voyais plus un seul pénis de toute ma vie». Apparemment, pour ces filles, le sexe est un service de première nécessité qu'elles doivent rendre aux garçons.

### Le sexe sans amour

Les filles et les garçons abordent la sexualité avec des motivations différentes. Les adolescents et jeunes hommes voient le sexe comme un acte qui soulage un besoin parfois irréprouvable. «Ça fait partie de ces choses qu'il faut que je fasse, comme aller aux toilettes, par exemple», m'a avoué un garçon. Les adolescentes ressentent rarement ce besoin-là. En revanche, offrir un exutoire sexuel aux garçons leur permet de se croire désirées, et en quelque sorte au poste de commande.

Dans un article de référence, intitulé «Du désir et de la nécessité des câlins», le docteur Marc Hollender a expliqué que même les jeunes femmes se décrivant comme sexuellement voraces avaient en fait un besoin physiologique d'être proches de quelqu'un, câlinées, enlacées. Et c'est souvent grâce au rapport sexuel qu'elles obtiennent cette intimité.

Là réside la différence fondamentale entre la sexualité féminine et masculine. Pour de nombreux garçons et hommes, le sexe sert principalement à atteindre l'orgasme et à se soulager. Pour la plupart des filles et des femmes occidentales, une relation sexuelle satisfaisante requiert de l'intimité, d'être désirée par quelqu'un que l'on apprécie, de se sentir aimée : l'orgasme c'est bien, surtout s'il survient dans les bras d'une personne aimée et aimante.

Ignorer ces différences n'aide pas les filles, au contraire.

J'en ai discuté avec le docteur Laura Irwin, professeure en obstétrique et en gynécologie à la faculté de médecine de Géorgie. Elle m'a révélé que beaucoup de ses patientes sont insatisfaites car les jeunes hommes utilisent trop souvent le corps des femmes comme une aide à la masturbation. Ils font ce qu'ils ont à faire et ça leur suffit. Ils n'ont aucune idée des désirs et des besoins de leur partenaire».

Il y a cinquante ans, la culture encourageait l'amour sans le sexe. Notre culture aujourd'hui encourage le sexe sans l'amour. Pour de nombreuses filles, le résultat est, littéralement, très déprimant.

### **L'autoobjectification des femmes**

Le docteur Fredrickson et ses collègues ont découvert que les femmes se réduisent elles-mêmes à l'état d'objet, comme si elles avaient intériorisé l'importance du regard d'autrui sur elles. Ils ont déterminé que le simple fait de porter un maillot de bain lors d'un examen scolaire baissent leurs résultats. Si une fille se rend à l'école en minijupe, avec un petit haut serré et le nombril à l'air, elle réplique les conditions de l'expérience des maillots de bain du professeur Fredrickson. Une partie de ses pensées sera focalisée sur son corps, auquel inconsciemment elle consacrerait une bonne partie de son attention.

Mais notre culture du 21<sup>e</sup> siècle le réclame : les vêtements sexy, c'est cool.

Les filles d'aujourd'hui sont sous pression pour se composer une façade sexy, pour se donner en spectacle avant même d'être aptes à décider si tel est réellement leur choix. Il en résulte souvent une confusion sexuelle : elles s'aliènent leur propre sexualité.

### **Les réseaux sociaux font plus de mal aux filles qu'aux garçons**

Les jeunes hommes cherchent et s'intéressent aux photos de filles ou de femmes, qu'ils les connaissent ou pas. Les filles en sont conscientes. Elles savent que la popularité de leur page requiert la présence de nombreuses photos : les rigolotes sont appréciées, les sexy encore plus, tant qu'elles ne sont pas trop vulgaires.



Les filles comme les garçons publient des photos sur les réseaux sociaux. Qui en publie le plus, et loin ? Les filles. En moyenne, les filles publient cinq fois plus de photos que les garçons. Les filles ne publient pas le même type de photo que les garçons. Imaginons un match de basketball auquel assistent un garçon et une fille. Le garçon photographie le match, l'objectif de son téléphone mobile tourné vers l'extérieur. Mais la fille retourne l'objectif et prend davantage des photos d'elle-même dans le décor. Elle prendra en général plus d'une centaine de photos le temps d'un match. Plus tard, le soir, elle les triera pour en retenir deux ou trois où on la voit s'amuser, entourée de ses amis riant avec elle. Elle dira : «C'est moi pendant le match, je me suis bien amusée.», alors que le garçon dira : «Ça, c'est le match, et moi je me suis amusé». Dans la plupart des cas, les filles se mettent en scène à l'intention des garçons. Les filles jouent un rôle et les garçons sont leurs spectateurs.

Le temps investi par les adolescents sur les Réseaux sociaux est important, pourquoi ? Parce que le jeune cerveau de treize ans ne maîtrise pas encore le temps. S'il n'est généralement pas dangereux qu'une fille passe trente minutes par jour sur les réseaux sociaux, en revanche y passer quatre heures devient dévastateur pour sa santé mentale.

Les filles qui s'offrent ainsi aux regards s'embarquent dans l'autoobjectification. Elles s'exposent non pas comme des êtres humains dotés de raison, mais comme des objets sexuels destinés à éveiller le désir et à le satisfaire. Les études en matière d'autoobjectification suggèrent que les filles qui se livrent à la publication de ce genre de photos sont, en moyenne, plus intéressées par leur apparence que par qui elles sont réellement. Lire Sartre, Camus ou Ionesco vient loin derrière la recherche du look parfait, de la pose parfaite, dans le contexte parfait... pourquoi au final ? Se rendre esclave de la validation du regard d'autrui, particulièrement du regard masculin.

### **Les jeux vidéo font plus de mal aux garçons qu'aux filles**

Je ne cherche pas à mettre tous les garçons dans le même panier. Je concentre mon propos seulement sur ceux que le travail scolaire ne motive pas alors qu'ils sont capables de réussite : seule la motivation semble leur faire défaut. Nombre d'entre eux ont toutes les aptitudes pour devenir de bons élèves, mais ils s'en fichent, tout simplement.

Si votre un garçon semble manquer totalement de motivation pour réussir à l'école, comment peut-il être si motivé pour réussir ailleurs... Il se couchera sans problème à 2 heures du matin pour pour «gamer», mais consacrer une heure à une lecture scolaire relèvera de la plus totale souffrance.

Pourquoi certaines tâches motivent-elles les garçons contrairement à d'autres ?

La raison de cet engouement démesuré pour les jeux vidéo réside dans un concept connu des psychologues qui s'appelle «l'effet de renforcement», comparable une «volonté de puissance» illusoire du philosophe allemand Friedrich Nietzsche.

Pour simplifier cette idée de Nietzsche, il suffit de se dire que les individus veulent maîtriser leur environnement, être en contrôle, sentir qu'il ont un impact dans leur existence. Il n'est certes pas facile de contrôler son environnement, mais les jeux vidéo offrent aujourd'hui l'illusion d'un contrôle, d'être puissant et d'avoir la capacité d'être bon à quelque chose... facilement.

Pour les garçons, la volonté de puissance prend le dessus sur toutes les autres motivations et perspectives, contrairement à la grande majorité des femmes, pour lesquelles être appréciée compte davantage que d'être celle qui décide.

Encore une fois, je ne cherche pas à mettre tous les hommes et toutes les femmes dans deux paniers différents. Nous connaissons tous des femmes qui veulent tenir les rênes, et nous fréquentons tous des garçons ou des hommes qui se satisfont de suivre plutôt que de diriger. Cependant, mon expérience directe auprès des garçons m'a appris que ceux qui, de notre point de vue d'adulte, nous semblent démotivés, sont en fait animés par la volonté de puissance. Secrètement, ces garçons croient souvent être spéciaux, uniques. En conséquence, les règles s'appliquant aux gens ordinaires ne les concernent pas. Leur «destin» est plus important à leurs yeux que la réussite scolaire.

Observez ces adolescents jouer à certains jeux vidéo, en particulier ceux dans lesquels ils doivent tirer et tuer pour gagner, comme CoD ou Grand Theft Auto. Pour eux, de tels jeux sont autant de solutions clefs en main. Ils leur procurent la sensation de puissance et de contrôle dont ils ont besoin : le droit de vie ou de mort.

Les jeux vidéo ne sont pas forcément mauvais. La volonté de puissance non plus. Quelques générations en arrière, les garçons animés par la «volonté de puissance» devenaient entrepreneurs, innovateurs, explorateurs, politiciens ou soldats et enchaînaient les succès dans leurs vies. Ils réussissaient à se forger un beau destin.

Si vous n'avez pas joué aux jeux vidéo ces cinq dernières années, vous ne comprenez sans doute pas à quel point, grâce aux avancées technologiques, certains s'avèrent terriblement addictifs, surtout pour les garçons habités par la volonté de puissance.

Lorsque votre fils a passé deux heures à diriger une escouade de soldats dans un raid contre un QG de terroristes, à donner des ordres via le micro de son casque à ses amis connectés, à foncer au travers d'une grêle de balles virtuelles pour détruire le groupe adverse, plonger son nez dans un livre et étudier la grammaire espagnole peut sembler désespérément ennuyeux. Le monde virtuel va vite. Il est interactif, collaboratif, stimulant et on s'y amuse. Les maigres efforts y sont largement récompensés et rapidement. Le monde réel des devoirs et des livres de classe ne peut pas rivaliser, en tout cas pas pour les garçons animés par la volonté de puissance.

Malheureusement, les études montrent que les étudiants consacrant beaucoup de temps à jouer ont de moins bons résultats scolaires et réussissent moins bien aux examens comparés aux étudiants.

Aujourd'hui, les garçons sont en moyenne moins intelligents, c'est-à-dire moins à même de comprendre et de résoudre des problèmes concrets de la vraie vie, comparés aux garçons du même âge d'il y a vingt ou trente ans. Le professeur Michael Shayer et ses collègues ont fait passer un test spécifique à plus de 2000 filles et garçons de 11 et 12 ans, pour mesurer leur compréhension des notions de densité, de volume, de conservation des quantités et autres concepts mathématiques ou scientifiques en lien avec le quotidien. Ce test a été validé par plus de trente années de recherches avec des enfants ; il se montre insensible à «l'effet Flynn», c'est-à-dire à la tendance naturellement du QI des enfants à augmenter avec le temps.

Les garçons de presque douze ans «ne font pas mieux que ceux âgés de huit à neuf ans en 1976». D'où vient cette dégringolade ? Le professeur Shayer pense que «les raisons les plus probables sont le manque de jeux fondés sur l'expérience et à l'émergence d'une culture du jeu vidéo et de la télé. Ces derniers remplacent les jeux du type «la main à la pâte» qui permettaient aux enfants d'expérimenter comment le monde fonctionne».

L'étude du professeur Shayer n'est pas la seule à attester d'un déclin récent dans l'intelligence des garçons et des jeunes hommes. En Norvège, des chercheurs ont publié une analyse des scores des appelés au test d'entrée au service militaire de 1950 à 2002. Des années 1950 au milieu des années 1980, les scores se sont améliorés avec régularité, puis ils ont stagné avant de commencer à décroître au début des années 1990.

Dans la vraie vie, à moins que vous ne soyez pilote de combat ou tireur d'élite pour l'armée, appuyer sur un bouton 0,02 seconde plus vite que le gars d'à côté n'est pas une compétence si prisée que ça. Pour se préparer à la vraie vie, il est préférable d'acquérir des aptitudes assez différentes des compétences cognitives et motrices requises pour les jeux vidéo.

Si vous devez vous entendre avec un collègue agressif, interagir avec une jolie fille ou rédiger votre CV, être aussi rapide que l'éclair avec un joystick ne vous sera d'aucune utilité.

Les garçons seraient-ils donc en train de devenir de plus en plus bêtes ? Peut-être. Peut-on accuser les jeux vidéo ? En partie. Nous devrions nous intéresser davantage aux effets non cognitifs des jeux vidéo. Au lieu de nous poser la question de savoir si les jeux vidéo améliorent les temps de réaction (ce qu'ils font, un petit peu, c'est du moins ce que quelques études révèlent), nous devrions nous demander s'ils désengagent les garçons du monde réel et s'ils rendent les garçons plus violents.

Les chercheurs estiment que le lien entre jeu violent et comportement antisocial d'un garçon est, sans équivoque possible. Résultat : les garçons qui jouent à ces jeux ont au final plus de risque de commettre des «actes agressifs sérieux dans la vraie vie», particulièrement s'ils vivent dans des milieux familiaux dysfonctionnels.

En outre, les jeux vidéo ont sérieusement tendance à donner de mauvais exemples en termes de masculinité. Ils exacerbent les stéréotypes de genre. Dominique Pasquier est chercheur au CNRS, spécialisée dans les jeux vidéo et la communication numérique. Ses recherches révèlent que, chez les adolescents jouant aux jeux vidéo, ces derniers génèrent un «renforcement des identités sexuées» : plus les garçons jouent aux jeux vidéo, plus ils auront tendance à déclarer leur dédain des pratiques culturelles féminines. De même, une autre étude a constaté, elle aussi, que les garçons préfèrent les jeux qui leur permettent de ressentir «des émotions renforçant une identité masculine dominante» - voilà qui évoque de nouveau la volonté de puissance. Cette étude montre que les garçons trouvent ces jeux plaisants, non seulement parce qu'ils ont la satisfaction de jouer au dur, mais aussi parce qu'ils sont maîtres d'eux-même - ils peuvent interrompre n'importe leur univers. Dans la vraie vie, on ne peut pas tourner le dos aux dégâts que l'on provoque. Dans le monde des jeux vidéo, cela est bien sûr possible.

### **La puberté précoce des filles et l'absence du père**

Au fur et à mesure que les garçons avancent dans le processus de la puberté, la satisfaction qu'ils éprouvent avec leur corps augmente généralement, tandis que celle des filles diminue. Pendant la puberté, les filles risquent d'avoir des problèmes de sommeil, beaucoup plus que les garçons. Plus la puberté des filles débute tôt, plus elles s'exposent à davantage de violence que les autres, à développer un trouble du comportement alimentaire, à fumer ou vapoter, à consommer des drogues et de l'alcool, à basculer dans la délinquance et la criminalité. Dans un même quartier, elles réussissent moins bien leur scolarité que leurs voisines qui démarrent plus tard leur puberté. Statistiquement, elles subiront davantage de crises d'anxiété ou de dépressions cliniquement significatives, non seulement durant leur adolescence, mais aussi une fois adultes.

Les filles qui grandissent sans leur père biologique voient leur puberté commencer statistiquement plus tôt. L'absence de la mère, en revanche, ne semble pas avoir d'impact sur le timing de la puberté. La qualité de la relation père-fille est un autre facteur. Si le père est plein de tendresse et démonstratif, s'il câline sa fille, elle commencera sa puberté plus tardivement. En revanche, s'il est émotionnellement distant alors sa fille amorcera sa puberté plus tôt. Et s'il lui fait subir des abus sexuels, alors le risque d'un déclenchement pubertaire anticipé est encore plus fort (quoique dans certains cas, la puberté est complètement arrêtée).

La présence d'un père ne protège sa fille d'une puberté précoce que si, et seulement si, ce père est plutôt un type «normal». S'il maltraite sa femme ou sa fille, s'il se drogue, si c'est un criminel violent, alors sa présence au foyer n'empêchera pas un démarrage prématuré de la puberté de sa fille.

Sur le paramètre de l'âge au début de la puberté, et seulement sur celui-ci, les beaux-pères n'ont pas la même influence les pères biologiques. Il est même possible que la présence d'un beau-père au foyer accélère la puberté de leurs belles-filles : elle interviendrait plus tôt encore que chez les filles grandissant dans des foyers sans homme.

Que se passe-t-il donc ? Comment la présence du père biologique peut-elle jouer un rôle dans le timing de la puberté alors que celle de la mère biologique n'en a aucun ? Pour certains chercheurs, la réponse est dans les phéromones (odeurs sexuelles présentes dans l'air), pour d'autres le contact de ces filles avec le plastique qui relâchent des perturbateurs endocriniens est une avenue de recherche de plus en plus probante.